

LA COLLINE  
THÉÂTRE NATIONAL

ILS NOUS ONT  
OUBLIÉS

adaptation d'après  
**Thomas Bernhard**  
et mise en scène  
**Séverine Chavrier**

16 janvier –  
10 février 2024

*Les maladies sont le plus court  
chemin de l'Homme pour arriver  
à soi.*

---

Thomas Bernhard, *La Plâtrière*

# Ils nous ont oubliés

basé sur le roman *La Plâtrière* de **Thomas Bernhard**  
adaptation et mise en scène **Séverine Chavrier**

avec

**Aurélia Arto** masques

**Adèle Bobo-Joulin** l'infirmière

**Laurent Papot** Konrad

**Marijke Pinoy** Madame Konrad

et le musicien **Florian Satche**

scénographie **Louise Sari**

vidéo **Quentin Vigier**

son **Simon d'Anselme de Puisaye** et **Séverine Chavrier**

lumières **Germain Fourvel**

costumes **Andrea Matweber**

éducateur des oiseaux **Tristan Plot**

accessoires **Louise Sari** et **Rodolphe Noret**

régie plateau **Armelle Lopez**

régie vidéo **Typhaine Steiner**

assistanat à la scénographie **Amandine Riffaud**

assistanat à la mise en scène **Ferdinand Flame**

construction du décor **Julien Fleureau**, **Olivier Berthel**

conception de la forêt **Hervé Mayon** – **La Licorne Verte**

intervention Ircam **Augustin Muller**

# HIVER 2024

## Grand Théâtre

du 16 janvier au 10 février

du mardi au samedi à 19 h 30 et le dimanche à 15 h 30

relâche dimanche 21 janvier

partie 1 : 1 h 05 / entracte 20 mn / partie 2 : 1 h 20 / entracte 20 mn / partie 3 :  
55 min • durée 4 h

Le spectacle a été créé le 12 mars 2022 au Teatro nacional de Catalunya, Barcelone.

production à la création CDN Orléans / Centre-Val de Loire

reprise de production Comédie de Genève

coproduction Théâtre de Liège – Tax Shelter, Théâtre national de Strasbourg,  
Théâtre de la Cité – Centre dramatique national Toulouse Occitanie, Tandem –  
Scène nationale Arras-Douai, Teatro nacional de Catalunya – Barcelone

avec l'aide exceptionnelle de la région Centre-Val de Loire

Remerciements à Rachel de Dardel, Marion Stenton, Amandine Riffaud,

Marie Fortuit, Antoine Girard, Pascal Frey et Romuald Liteau Lego

Partenaires Odéon – Théâtre de l'Europe, JTN – Jeune théâtre national – Paris,

ENSATT – École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre – Lyon,

Ircam – Institut de recherche et de coordination acoustique / musique

*La Plâtrière* de Thomas Bernhard, traduit de l'allemand par Louise Servicen,  
est publié aux éditions Gallimard. Thomas Bernhard est représenté par L'Arche,  
Agence théâtrale.

—  
régisseurs généraux Laurie Barrère, Franck Condat, Nicolas Didier, Arnaud Godest

régisseurs son Kevin Cazuguel, Simon d'Anselme de Puisaye

technicien son Zacharia Abdeddaïm régisseur vidéo Xavier Prévot

régisseur lumières Thierry Le Duff technicien lumières Pascal Levesque

machiniste-cintrier Yann Leguern machiniste Ruben Veau

habilleuse Noémie Reymond accessoiriste Julien Le Moal

---

## avec les publics

### Rencontre avec Séverine Chavrier et Wajdi Mouawad

lundi 22 janvier à 19h30 à La Colline

Séverine Chavrier et Wajdi Mouawad dialogueront autour du spectacle.

entrée libre sur réservation

### Café philo gourmand

samedi 3 février à 15h30 à La Colline

Ce rendez-vous à La Colline, animé par Emma Wolton, diplômée en philosophie, est l'occasion d'engager une réflexion philosophique à partir du spectacle.

### Projet Scénographie inter-écoles

Initié par La Colline, le projet scénographie inter-écoles rassemble cette année encore une soixantaine d'étudiants de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris La Villette, de l'École supérieure des arts appliqués Duperré et de l'École supérieure des arts et techniques Hourdé.

Les étudiants ont travaillé d'octobre à décembre à la conception de scénographies originales du spectacle *Ils nous ont oubliés*, accompagnés par la scénographe Louise Sari, le comédien Laurent Papot, leurs enseignants et l'équipe technique du théâtre.

Les 15 maquettes ainsi réalisées sont installées dans le hall du théâtre jusqu'au 10 février.

## Théâtre & Cinéma



### Focus Frissons par la metteuse en scène Séverine Chavrier

En écho au spectacle et en partenariat avec le site de streaming LaCinetek, nous offrons la possibilité aux spectateurs d'*Ils nous ont oubliés* de voir ou revoir gratuitement l'un des films de la sélection « Frissons » de la metteuse en scène Séverine Chavrier. Entre tensions, atmosphères énigmatiques et personnages au bord de la folie, ces films vont vous faire frissonner !

*Shining* de Stanley Kubrick, *Persona* d'Ingmar Bergman, *Street of Crocodiles* de Timothy et Stephen Quay, *Twin Peaks: Fire Walk with Me* de David Lynch, *Delicatessen* de Jean-Pierre Jeunet

Pour visionner l'un des films, reportez-vous aux indications figurant sur votre e-billet.

Le spectacle s'ouvre par le récit d'un meurtre : la nuit de Noël, dans une forêt, aux abords d'une ancienne usine à chaux, des rôdeurs découvrent le corps d'une femme. Puis son mari est retrouvé, à moitié mort et fou, une carabine à la main. Qui a tué Mme Konrad ? Retraçant méticuleusement la succession des événements qui ont conduit au crime, le récit s'engouffre dans l'enfer conjugal.

Le roman de Thomas Bernhard qu'adapte à la scène Séverine Chavrier nous plonge dans l'intimité de ce couple où règnent repli sur soi, ressassement, maltraitance, paranoïa, rêve effrité et espoir vain d'une œuvre idéale à créer. À travers le théâtre, la vidéo et la musique, nourrie des souvenirs des films *Persona* d'Ingmar Bergman et *Shining* de Stanley Kubrick, la metteuse en scène cultive son goût d'un art total, imaginant une scénographie diffractée, augmentée d'écrans, peuplée d'oiseaux et d'humanoïdes. Tout en prenant des libertés, elle reste fidèle à l'esprit bernhardien : féroce, drôle, désespéré. Les acteurs tiennent de bout en bout la partition, soutenus par les improvisations d'un percussionniste. Les spectres sonores envahissent les lieux : depuis le sous-sol jusqu'aux tréfonds de la vallée, tout ici est son – jusqu'au silence.



*La Plâtrière (Un village dans la montagne)*, Jean Baptiste Camille Corot, circa 1830

## De bruit et de fureur

Rencontre avec Séverine Chavier

Vibrations ardentes des timbales de plâtre, bande-son en écho : les bruits, dans *Ils nous ont oubliés*, viennent diffracter l'espace, le sculpter. Même la vidéo est composée comme une pièce de musique, avec ses rythmes, ses effets de profondeur, son alternance entre le mouvement et le plan fixe.

Musicienne, Séverine Chavier fait du son le cœur vibrant de cette plâtrière aux confins du monde dans laquelle Konrad s'est enfermé pour écrire un improbable traité sur l'ouïe.

« Je construis chacun de mes spectacles à partir du son, dit-elle, comme une dramaturgie sonore en quelque sorte. Je voudrais parfois que mes spectacles ressemblent plus aux répétitions qui sont de longues improvisations très libres, mais à un moment je finis toujours par composer une partition au cordeau. Je suis musicienne jusque dans ma manière de diriger les actrices et les acteurs. Je ne leur parle pas beaucoup mais j'utilise la musique pour impulser une énergie et scander le temps.

Le traité sur l'ouïe que cherche à écrire Konrad m'a permis de traiter les gestes du quotidien à partir de leur texture acoustique. Ça nous a beaucoup amusés. Le silence extérieur produit un vacarme intérieur, dit Konrad, alors que le moindre bruit extérieur lui sert d'excuse pour ne pas travailler. Il procrastine, cherche l'endroit idéal en se persuadant que lorsqu'il l'aura trouvé, il pourra enfin écrire. Le bruit, le vacarme envahit l'âme dans cette plâtrière pourtant à l'écart de tout. J'ai choisi un percussionniste, qui improvise en live, dont j'aime la puissance tellurique. »



## Un tréteau sonore

Séverine Chavrier crée donc ses spectacles à partir du son, mais aussi de l'espace. « Le texte vient ensuite, dit-elle. J'emprunte un chemin de contournement, par l'imaginaire. Je crois à l'inconscient de l'acteur, qui s'imprègne du livre mais en restitue quelque chose d'autre. »

Comment faire exister sur scène la plâtrière, ce vaste bâtiment qui est aussi une prison ? « Une vraie gageure scénographique », répond Séverine Chavrier, qu'elle a relevée avec sa scénographe, Louise Sari. Elle voulait un espace qui sonne, une bâtisse en placoplâtre dont la matière friable deviendrait la caisse de résonance des bruits du quotidien. Un espace qui raconte à la fois l'immensité et la claustrophobie.

« L'amplitude de la plâtrière est créée par la réverbération du son, tandis que la vidéo donne au contraire une sensation d'étouffement, comme si les personnages s'enfonçaient dans les murs. La couleur des images, dans les gris, a été travaillée dans ce sens. Une image qui évoque l'idée de pourriture, comme si l'humidité rentrait dans les corps. La dévastation matérielle est aussi un aspect qui me touche beaucoup chez Thomas Bernhard, ces personnages qui se retrouvent dans une détresse matérielle qu'ils n'arrivent pas à gérer. Nous avons choisi de faire de ce bâtiment une scène de théâtre, comme un tréteau sonore. Parce que pour moi, cette histoire tient aussi de la farce. »

## Le visible et l'invisible

La première scène du spectacle est emblématique : des rôdeurs cassent les plaques de plâtre qui obturent la plâtrière. La maison alors se révèle, le théâtre advient, et un dispositif scopique se met en place dans lequel les images projetées par des caméras de surveillance exposent en direct les recoins de la bâtisse encore

dissimulés au public. Une façon de mettre en tension ce qui fait l'essence même du théâtre, qui articule le visible et l'invisible, le champ et le hors-champ, la scène et la coulisse.

Le travail de la vidéo donne à voir autrement, change les perspectives, mélange les échelles, brouille les frontières entre l'espace mental des protagonistes et leur environnement. Et façonne un univers dans lequel le vrai et le faux cohabitent. Des arbres de sève et d'écorce viennent épaissir une forêt projetée en vidéo, des oiseaux vivants virevoltent autour d'animaux empaillés. L'authentique et le factice se frottent en permanence.

« Il s'agit d'une reconstitution qui a lieu après un meurtre, ajoute Séverine Chavier. Un acte qui est en soi un acte théâtral, puisqu'il consiste à faire pour de faux ce qui est supposé être vrai. C'est pourquoi la dialectique entre le vrai et le faux est très présente, notamment dans la coprésence de personnages masqués et de mannequins de chiffon. »

### L'ambivalence

Ce texte parle à la fois d'isolement et d'envahissement, du silence et du vacarme, du désir de créer et de stérilité, d'amour et de mépris. « L'ambivalence est toujours au cœur de l'œuvre de Thomas Bernhard », confirme la metteuse en scène, qui connaît cette œuvre intimement pour en avoir déjà monté les fureurs et les mélancolies dans *Nous sommes repus mais pas repentis*, d'après *Déjeuner chez Wittgenstein*.

« La relation de couple m'intéressait, un couple qui se tient par la haine. Cette relation met en lumière à la fois l'impunité des gens en bonne santé et l'ambiguïté de ces femmes souffrantes et mutiques, très présentes dans l'œuvre de Thomas Bernhard. Cet enfermement dans la plâtrière ne pouvait se faire qu'à deux. Dans un lien ambivalent où victime et bourreau sont en miroir. »

## L'humour et le burlesque

Thomas Bernhard pratique une forme d'humour très caustique. Une farce grinçante. « Oui ça pique », rigole la metteuse en scène. Les masques, dans le spectacle, sont-ils une façon de faire exister la dimension de farce ? « D'une certaine manière, répond-elle. Mais ils servent aussi à faire exister ces visiteurs, ces importuns qui ne cessent de déranger alors même qu'on se trouve en plein milieu de la nature la plus sauvage. Là encore, il y a une ambivalence profonde de la part de Bernhard, son ambivalence face à ces paysages de carte postale de la haute montagne autrichienne. Une ambivalence qui témoigne de l'amour haine qu'il éprouve pour ce pays.

Il y a là des gardes-chasse, des forestiers, tout un peuple de la campagne dont nous avons révélé l'inquiétante étrangeté à travers les masques et les mannequins. Konrad ne cesse de se confier à eux comme on peut se livrer à des inconnus au zinc d'un bistrot. Ils incarnent la violence, le désespoir et la mélancolie de Konrad. Sa détresse d'être à la fois enfermé dans sa classe sociale et d'avoir besoin de s'ouvrir au premier venu. Il y a là un hiatus que je trouvais beau. Ces masques deviennent aussi des doubles de lui-même, comme des apparitions étranges et bizarres. Ils hantent la maison, envahissent l'imaginaire. Peut-être n'existent-ils que dans sa tête à lui...

Certains voient chez Thomas Bernhard une dimension mystique, moi j'y décèle une farce dans laquelle les portes claquent. J'aime que ça joue, que tout joue, y compris la scénographie, l'image et le son. Le théâtre pour moi est avant tout une aire de jeu. Et ici on frappe à la porte. »

## La vie commune

Leur conjonction à tous deux – leur vie *commune*, comme il disait à Wieser – avait été une erreur, dès le début : « mais à parler franc (avait dit Konrad à Fro), quelle réunion de deux êtres n'est pas une erreur absolue, contraire au bon sens, donc, – une fois consommée, – hypocrite, terrible ». Quelle amitié n'est pas un sophisme, quels êtres vivant ensemble peuvent en vérité se qualifier d'heureux ou seulement d'indemnes ? Non, mon cher Fro, la vie commune (quels que soient les gens, les êtres humains, les conditions sociales, les professions, – on peut présenter la chose comme on voudra), aussi longtemps que cette union dure, est une preuve frappante de sa nature toujours douloureuse. En même temps, c'est la preuve la plus accessible, la plus effroyable, des fins de la nature. Mais le pire martyre devient habitude (avait dit Konrad). Ceux qui vivent ensemble et végètent ensemble s'habituent à leur vie commune, à leur végétement commun, donc à leur martyre provoqué et subi en commun, comme un moyen qu'emploie la nature pour créer des martyrs. Ce qu'on appelle la vie commune idéale est mensonge ; la vie commune idéale n'existe pas ; nul n'a d'ailleurs le droit d'y prétendre. Contracter un mariage, c'est comme contracter une amitié, c'est assumer sciemment un état de double désespoir et de double exil, passer du pré-enfer de la solitude à l'enfer de la vie commune. Ceci sans parler de leur propre vie commune à tous deux. En effet, le double désespoir et le double exil de deux êtres intelligents (qui peuvent en définitive, grâce à leur raison, prendre pleine conscience de tout, sinon toujours, du moins parfois) devenait un double-double-désespoir et un double-double-exil.

---

Thomas Bernhard, *La Plâtrière*, traduit de l'allemand par Louise Servicen, Éditions Gallimard, coll. « Du monde entier », 1974

## Guerre d'usure

Une quantité invraisemblable d'animaux ont été soumis à l'épreuve de défendre des « territoires », que ce soit dans des cages, des espaces ou des aquariums dans lesquels les chercheurs les installaient avant d'introduire, quelques heures plus tard, un congénère ne sachant, littéralement, plus où se mettre. Le premier animal installé adoptera, à l'arrivée de celui dès lors désigné comme intrus, toutes les attitudes associées à la dominance ; l'autre manifestera tous les signes de la soumission. Nombre d'expériences montreront que la vigueur défensive de l'occupant est toujours supérieure à l'agressivité de l'intrus. [...] Une question s'impose : si l'issue est si prévisible, pourquoi les animaux s'adonnent-ils à ces conflits ? [...] Les conflits chez les oiseaux ne sont généralement pas de l'ordre du tout ou rien. L'espace étant divisible, il s'agit le plus souvent d'appropriations de morceaux de territoires. Ce qui se passe aux frontières [...] devrait plutôt être alors compris comme des négociations, plutôt que comme des conflits à l'issue desquels le vainqueur emporterait tout. [...] Certains oiseaux peuvent obliger un résident à concéder une parcelle sur un espace déjà occupé. On a constaté que certains provoquent, avec une opiniâtreté remarquable, un résident, se font chasser, et s'obstinent. Ils se font éjecter de manière répétée, mais à la longue, le résident se décourage. Et tout cela sans réel conflit, mais par l'un des plus vieux moyens de la guerre, une « guerre d'usure ». Il ne s'agit donc pas de déloger le résident mais de le contraindre, par une subtile stratégie de découragement, à laisser de la place.

## Devenir-avec

Nous apprenons à faire monde (*become worldly*) en étant aux prises avec ce qui est ordinaire, et non en s'élevant vers des généralités. Je suis une créature de la boue, pas du ciel. Biologiste, j'ai toujours été émerveillée par la capacité qu'ont les substances visqueuses de maintenir les choses en contact et de lubrifier des interstices par où peuvent se glisser des êtres vivants et leurs composants. Des génomes humains ne se trouvent que dans un dixième des cellules occupant le monde que j'appelle mon corps, les neuf dixièmes restants contiennent des génomes de bactéries, de champignons et de protistes, lesquels tantôt orchestrent harmonieusement ce qui maintient mon être en vie, tantôt passent sans provoquer le moindre heurt sur le reste de ce qui est en nous. Par leur nombre, ces compagnons microscopiques me surpassent ou, plus précisément, c'est en compagnie de ces hôtes que je deviens une humaine. Être une c'est toujours *devenir-avec* une multitude. Si certains de ces petits biotes personnels ne sont pas sans danger pour ce moi, ils restent sous contrôle par l'orchestration coordonnée de toutes les autres cellules – humaines ou pas – qui rendent possible le moi conscient. Quand « je » mourrai, tous ces symbiotes bénins et malins utiliseront ce qui restera de « mon » corps comme bon leur semble, et cela quand bien même ce sera assez bref, puisque « nous » dépendons en temps réel les uns des autres. Lorsque j'étais petite fille, j'adorais me plonger dans des mondes miniatures regorgeant d'entités réelles et imaginaires encore plus minuscules. J'aimais les jeux d'échelles spatio-temporelles que m'offraient les jouets et les contes. Ce que je ne savais pas alors est que cette passion me préparait à rencontrer les espèces compagnes, lesquelles m'ont créée.

## Séverine Chavrier

Musicienne et metteuse en scène, elle a dirigé le Centre dramatique national d'Orléans et dirige la Comédie de Genève depuis juillet 2023. Après une hypokhâgne, elle obtient une médaille d'or et un diplôme du Conservatoire de Genève en piano, ainsi qu'un premier prix d'analyse musicale. Elle se forme au jeu d'acteur, rejoint les cours de Michel Fau et François Merle puis participe à des stages auprès d'artistes comme Félix Prader, Christophe Rauck, Darek Blinski ou Rodrigo Garcia. En tant que comédienne et musicienne, elle multiplie les collaborations tout en dirigeant sa propre compagnie, La Sérénade interrompue. Elle rencontre Jean-Louis Martinelli pour qui elle crée et interprète la musique de plusieurs spectacles au Théâtre Nanterre-Amandiers (*Schweyk* de Bertolt Brecht, *Kliniken* de Lars Norén et *Les Fiancés de Loches* de Georges Feydeau). En 2009, elle monte *Épousailles et Représailles*, d'après Hanokh Levin, au Théâtre Nanterre-Amandiers. En 2011, en tant qu'artiste associée au CENTQUATRE-Paris, elle crée, lors du Festival Temps d'images d'Arte, *Série B – Ballard J. G.* inspirée de James Graham Ballard, puis, au Festival d'Avignon 2012, *Plage ultime*. Depuis 2013, elle intervient à l'École supérieure des Arts du cirque de Châlons-en-Champagne. Elle est invitée à créer deux pièces au Théâtre Vidy-Lausanne, *Les Palmiers sauvages*, d'après William Faulkner, et *Nous sommes repus mais pas repentis*, d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard. En 2020, à l'invitation de Carmen Romero et du Festival Santiago a Mil, elle met en scène une version espagnole des *Palmiers sauvages*. Elle signe une création autour de l'adolescence et de la musique, *Aria da capo*.

*Ce qu'on appelle  
la vie commune idéale  
est mensonge ;  
la vie commune idéale  
n'existe pas ;  
nul n'a d'ailleurs  
le droit d'y prétendre.*

---

Thomas Bernhard, *La Plâtrière*